Document generated on 07/14/2025 10:37 p.m.

Le Naturaliste canadien

Perceptions environnementales et description du paysage de la Nouvelle-France aux XVIIe et XVIIIe siècles

Lydia Querrec, Réginald Auger and Louise Filion

Volume 138, Number 1, Winter 2014

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1021042ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1021042ar

See table of contents

Publisher(s)

La Société Provancher d'histoire naturelle du Canada

ISSN

0028-0798 (print)
1929-3208 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Querrec, L., Auger, R. & Filion, L. (2014). Perceptions environnementales et description du paysage de la Nouvelle-France aux XVIIe et XVIIIe siècles. *Le Naturaliste canadien*, *138*(1), 45–55. https://doi.org/10.7202/1021042ar

Article abstract

This paper synthesizes archival data, historical narratives and recent interpretations of historians and researchers in order to document the environmental perceptions of the first European occupants of New France, with specific attention to the Quebec City region. During the 17th and 18th centuries, Europeans experienced a new environment often through contacts with Native populations. Newcomer settlement was made possible through adaptation to the new territory, with the aim of exploiting its resources in order to place France at the centre of Europe's endeavour to conquer the New World. Reports and observations of New France reflect the learned Society's passion for sciences and its sensitivity to nature. Appropriation of the territory and settlement of Europeans came at the expense of the St. Lawrence Valley landscape. While historical documents pertaining to New France are abundant, they can be difficult to decipher considering they are written in Old French. By combining our readings and our own reflections into one document, our contribution brings awareness to the challenges early European had to overcome.

Tous droits réservés © La Société Provancher d'histoire naturelle du Canada, 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Perceptions environnementales et description du paysage de la Nouvelle-France aux XVIIe et XVIIIe siècles

Lydia Querrec, Réginald Auger et Louise Filion

Résumé

Cette synthèse, regroupant documents d'archives, récits historiques et interprétations d'historiens et de chercheurs, a pour but de dégager les perceptions environnementales des premiers explorateurs européens à avoir foulé les terres de la Nouvelle-France et, en particulier, celles de la région de Québec. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, les Européens ont cherché à acquérir des connaissances sur leur nouvel environnement, souvent au contact de populations amérindiennes. L'établissement des nouveaux arrivants passait par l'acclimatation au territoire afin d'en exploiter les ressources naturelles, en vue de faire de la France une grande puissance au sein de l'Europe. Cette découverte de la Nouvelle-France reflète un engouement pour les sciences naturelles et une certaine sensibilité à la nature. L'appropriation du territoire et l'installation des Européens passaient par une modification de l'environnement dans toute la vallée du Saint-Laurent. Les documents concernant la période historique en Nouvelle-France sont nombreux, mais néanmoins difficiles à repérer et à lire du fait de l'utilisation du vieux français. En réunissant en un seul et même document le fruit de lectures et de réflexions, cet article permet une sensibilisation du lecteur aux étapes initiales de la colonisation et de l'adaptation des premiers occupants européens à leur environnement.

Mots clés : environnement, explorateurs, Nouvelle-France, perceptions, région de Québec

Abstract

This paper synthesizes archival data, historical narratives and recent interpretations of historians and researchers in order to document the environmental perceptions of the first European occupants of New France, with specific attention to the Quebec City region. During the 17th and 18th centuries, Europeans experienced a new environment often through contacts with Native populations. Newcomer settlement was made possible through adaptation to the new territory, with the aim of exploiting its resources in order to place France at the centre of Europe's endeavour to conquer the New World. Reports and observations of New France reflect the learned Society's passion for sciences and its sensitivity to nature. Appropriation of the territory and settlement of Europeans came at the expense of the St. Lawrence Valley landscape. While historical documents pertaining to New France are abundant, they can be difficult to decipher considering they are written in Old French. By combining our readings and our own reflections into one document, our contribution brings awareness to the challenges early European had to overcome.

Keywords: Environment, European exploration, Landscape perceptions, New France, Quebec City region

Introduction

Les premiers mouvements de colonisation de l'Amérique par des Européens ont été initiés par les Norrois qui auraient vraisemblablement fréquenté les régions du Cape Cod, de la Nouvelle-Écosse, de Terre-Neuve, du Labrador et de l'île de Baffin vers l'an 1000 de notre ère (Havard et Vidal, 2008) ; les vestiges archéologiques identifiés au site de l'Anse-aux-Meadows à Terre-Neuve, attestent d'une présence norroise (Jacob, 1984 ; Ingstad et Ingstad, 2001 ; Trudel, 2001 ; Havard et Vidal, 2008). Ce n'est toutefois qu'à la Renaissance, que les explorateurs commencent à décrire ce qu'ils rencontrent sur leur route (Trudel, 2001). Cette période se caractérise par un engouement pour les nouveaux savoirs (astronomie, médecine, botanique : Mathieu, 2009) et, dans ce contexte, les récits de voyages permettent aux nations européennes de découvrir les réalités de ce qu'ils nomment le Nouveau-Monde.

Une multitude de documents d'archives et de récits de voyages donnent certaines informations quant aux perceptions environnementales qu'avaient ces explorateurs européens en foulant les terres de la Nouvelle-France. À ce chapitre, la région de Québec est particulièrement choyée, car les documents historiques abondent. L'objectif de cette synthèse est de dégager les perceptions environnementales qu'avaient les explorateurs, observateurs et premiers occupants de la Nouvelle-France ainsi que leur vision du territoire et de ses

Lydia Querrec a obtenu un doctorat en Sciences géographiques à l'Université Laval et s'est spécialisée dans l'étude des paléoenvironnements et dans certains champs d'application de la dendrochronologie, notamment l'étude des bois archéologiques et historiques. Réginald Auger (archéologue, Ph. D.) est professeur titulaire au Département des Sciences historiques de l'Université Laval et responsable du Laboratoire d'archéologie historique. Louise Filion (géographe, Ph. D.) a été professeure au Département des Sciences géographiques entre 1978 et 2010 et a été récemment nommée professeure émérite de l'Université Laval.

l_querrec@yahoo.fr

diverses composantes grâce à une analyse de contenu (récits historiques, descriptions botaniques, cartographie).

Contexte historique de la découverte de la Nouvelle-France par les Européens

Rivales mais aussi partenaires, les puissances atlantiques (Angleterre, Espagne, France et Portugal) ont simultanément parcouru et cartographié les Amériques (Litalien, 1993). Les explorateurs et voyageurs établissent des contacts réguliers avec les nations amérindiennes habitant les régions littorales de l'Atlantique et la vallée du Saint-Laurent et grâce à eux, se développe la connaissance du territoire chez ces nouveaux arrivants (Auger, 2008). Au début du XVIe siècle, la France de François Ier devient elle-même un pays très engagé dans la pêche et le commerce de la morue (*Gadus morhua*) dans l'Atlantique Nord. En 1524, la cour de France commandite l'exploration de la côte atlantique par l'Italien Verrazano, depuis la Floride jusqu'à l'île du Cap Breton et Terre-Neuve, sa mission étant de trouver un éventuel passage vers l'Asie (Trudel, 1968 ; Litalien, 1993). L'existence d'un nouveau continent entre la mer occidentale (Pacifique) et la mer orientale (Atlantique) est confirmée, et ce territoire reçoit l'appellation de Nouvelle-France. Ce toponyme s'applique alors à tout ce que la France revendique ou occupe en Amérique du Nord, de la baie d'Hudson au golfe du Mexique, du golfe du Saint-Laurent à la « Mer de l'Ouest » (Trudel, 2001).

Afin d'asseoir et confirmer la possession de ces terres étrangères par la France, François Ier appuie et finance des missions d'exploration, dont celles de Jacques Cartier et de Jean-François de la Rocque de Roberval, afin de découvrir un passage vers l'Asie par le Nord-Ouest (Fiset et Samson, 2009 ; Allaire, 2013). Le voyage effectué en 1534 se solde par 5 mois de navigation depuis le détroit de Belle-Isle, le long de la façade occidentale de Terre-Neuve et de la côte nord du golfe du Saint-Laurent jusqu'à la baie des Chaleurs (Biggar, 1924 ; Jacob, 1984 ; Fiset et Samson, 2009). Durant ce périple, Cartier capture 2 Amérindiens, fils du grand chef iroquoien Donnacona, dont il veut se servir comme interprètes. Ces derniers apprennent aux Français que le fleuve Saint-Laurent, une fois le golfe franchi, est immense et navigable jusqu'à Hochelaga (Montréal). Cette unique révélation a constitué un indice du passage à la mer menant à l'Asie et a rapidement entraîné le départ d'un second voyage en 1535-1536 (Biggar, 1924 ; Litalien, 1993). Les moyens mis en œuvre afin de soutenir cette expédition sont substantiels et permettent à Cartier de disposer de 3 navires, d'une centaine d'hommes et de vivres pour plus d'un an (Havard et Vidal, 2008). À l'issue de ce voyage, Cartier soumet un projet de colonisation à François Ier (1541-1543), mission que le roi confie plutôt à Jean-François de La Rocque de Roberval, nommé lieutenant-général du Canada. Après un seul hiver passé sur place et à la lumière de besoins plus pressants en Europe, Roberval juge le projet inutile (Jacob, 1984). Roberval avait toutefois démontré qu'il était possible de passer un hiver au Canada, malgré le climat peu favorable (Allaire, 2013).

Même si les pêcheries françaises de Terre-Neuve représentent un atout économique majeur et fournissent une denrée alimentaire précieuse pour l'Europe, le destin colonial de la Nouvelle-France va se jouer sur une demande croissante pour les pelleteries d'Amérique du Nord. Dès 1550, nous pouvons observer les premières bases d'un système d'échanges de fourrures entre Amérindiens et pêcheurs français (Allaire, 1999 ; Havard et Vidal, 2008). À partir de 1570-1580, l'essor de la mode masculine parisienne du chapeau de feutre de castor (d'une qualité supérieure à celle du feutre de laine d'agneau) entraîne l'importation de fourrures de la vallée du Saint-Laurent. La volonté de s'approprier le commerce des fourrures contribue donc à attiser et à encourager l'exploration du territoire, ce qui donne à la France un prestige politique vis-à-vis des autres pays européens et vient accroître ses chances d'agrandir son empire (Litalien, 1993).

En 1608, accompagné de 27 colons, Samuel de Champlain est chargé de repérer l'emplacement le plus propice à l'implantation d'un comptoir permanent. Pour ce faire, Pierre Dugua de Mons fournit des vivres pour un an et les matériaux nécessaires à la construction d'une habitation fortifiée (Binot, 2004 ; Hackett Fisher, 2011). Champlain délaisse Tadoussac, un endroit qu'il juge désolant et glacial, entrevoyant pour ce site un avenir plutôt pessimiste. En remontant le fleuve, il découvre en Québec, le lieu idéal à l'implantation d'une future colonie.

Québec est peuplé d'Amérindiens réceptifs à la colonisation et à l'évangélisation et ce lieu a l'avantage d'être localisé dans l'axe du Saint-Laurent et des Grands Lacs, une région susceptible de mener à l'Asie (Moss, 2009 ; Hackett Fischer, 2011). Champlain y établit une colonie qu'il place sous l'autorité de Dugua de Mons et il fait de Québec le point de départ d'une occupation permanente. Sensible aux ressources de la nature, il organise, grâce aux revenus de la traite des fourrures et des pêcheries, des tentatives d'établissement à travers tout le territoire (Archives Canada-France, 2005). De plus, afin d'accroître la puissance de la France à travers le monde, il devient vital de découvrir des métaux précieux. La recherche de gisements d'or et d'argent occupe donc l'expédition (Berthiaume, 1994).

Sous l'administration de Colbert (1661-1680), les relations économiques internationales visent à renforcer le commerce en faisant de la France une puissance maritime, le rôle des colonies étant de lui fournir les produits dont elle a besoin (Havard et Vidal, 2008). Québec devient rapidement le site de contrôle de la vallée du Saint-Laurent et son port devient le point de départ vers l'intérieur de la colonie. C'est dans ce contexte que les premières sociétés de la Nouvelle-France seront amenées à comprendre et à aménager leur territoire et, au cours des XVIIe et XVIIIe siècles, à acquérir des connaissances sur ce nouvel environnement. Le milieu naturel devient un vaste terrain d'étude pour les scientifiques et les botanistes qui viennent d'Europe afin d'observer la flore et la végétation de ce nouveau continent (Boucher, 1664 ; Boivin, 1978 ; Baillargeon, 1981 ; Delâge, 1985). Le développement des connaissances est révélateur de l'idéologie du siècle des Lumières qui revendique des espaces de science et de sensibilité à la nature.

Premiers constats à l'arrivée en Nouvelle-France

Acclimatation des premiers colons

Les milieux naturels qui caractérisaient la région de Québec avant l'établissement des Européens sont relativement bien connus grâce notamment aux études paléoécologiques et palynologiques (Larouche, 1979 ; Baillargeon, 1981 ; Filion et collab., 2009 ; Lavoie et collab., 2010). Si ces études permettent de reconstituer à grands traits les changements environnementaux survenus au cours de l'Holocène (ca 11 000 ans BP jusque vers 1550 AD), les données macrofossiles peuvent, de leur côté, donner de précieuses informations sur la flore locale (Bhiry et Filion, 2001). Nous savons, par exemple, que le couvert végétal a été très modifié sur les rives de la rivière Saint-Charles depuis les premiers établissements humains près de son embouchure (Querrec et collab., 2013).

Les débuts de l'implantation à Québec ont été difficiles, compte tenu des conditions climatiques rigoureuses, de l'éloignement de la métropole et de la frayeur qu'éprouvent les Européens à l'égard des Amérindiens. Les caractéristiques physiques ont contraint les colons à changer leurs habitudes proprement européennes ; ils observent le mode de vie des Autochtones, profitent de leurs connaissances du milieu naturel et s'inspirent de leur pratique de l'agriculture et de leurs méthodes de chasse et de cueillette (Berthet, 1992 ; Litalien, 1993). Les premiers colons français vivent en étroite relation avec le milieu naturel. Avant la pratique de l'agriculture et de l'élevage, le territoire ne peut véritablement assurer la subsistance des colons puisque les ressources alimentaires qui comprennent du gibier, des poissons et des produits de cueillette, suivant le modèle amérindien, sont saisonnières et plutôt imprévisibles (Litalien, 1993). Très tôt cependant, les colons tentent d'exploiter les secteurs en bordure du Saint-Laurent qui paraissent propices à l'agriculture, surtout la frange à topographie plane couverte de sols riches en sédiments fins. Marc Lescarbot (1609) décrit des terres composées de sable gras, en dessous duquel peut être prélevée de la terre argileuse.

Explorations du territoire, premières initiatives et découvertes

Jacques Cartier (1491-1557)

Comme la première mission de Jacques Cartier en Amérique du Nord n'avait permis que l'exploration des côtes du golfe Saint-Laurent où les découvertes furent jugées plutôt minces, sa deuxième mission visait l'implantation française au cœur de la vallée du Saint-Laurent. Les constats que fait Cartier quant à la découverte d'un nouvel environnement « aussi grand que l'infini » sont précis et bien définis sur les plans géographique et biogéographique, mais aussi ethnologique puisque ses écrits comprennent beaucoup d'informations à propos des Amérindiens. D'une durée d'un an (mai 1535-mai 1536), cette mission d'implantation française en Nouvelle-France fait l'objet d'un récit détaillé, publié de son vivant et jetant les bases d'un véritable projet de colonisation (Jacob, 1984 ; Litalien, 1993). Bien décidé à découvrir un passage vers l'Asie, Cartier atteint le fleuve qui fut appelé Saint-Laurent en l'honneur du saint du jour (10 août 1535).

La vallée du Saint-Laurent est alors contrôlée par les Iroquoiens qui sont installés sur les 2 rives du fleuve depuis environ 3 000 ans avant aujourd'hui (Harris et Dechêne, 1987). Afin de mieux connaître ce nouveau territoire et de mieux saisir les mœurs amérindiennes, Cartier décide d'hiverner à une demi-lieue du village iroquoien de Stadaconé (ou Québec : Société littéraire et historique de Québec, 1843 ; Lahaise et Couturier, 1977). Les premières observations du territoire, bien qu'approximatives, traduisent avant tout un intérêt économique et commercial de la part de Cartier qui en répertorie minutieusement toutes les richesses. Il dresse un inventaire géographique systématique donnant, par exemple, la profondeur des fonds marins, la force des vents et des marées et décrivant les caractéristiques des terres (Jacob, 1984 ; 2000). Cartier confond souvent les espèces végétales indigènes et les espèces européennes avec lesquelles il est familier (Dickenson, 2008). Il décrit des paysages qu'il juge d'une grande beauté et insiste sur la qualité et la fertilité de la terre (Lahaise et Couturier, 1977). À ses yeux, les arbres sont majestueux et semblables à ceux que l'on peut trouver en France comme les noyers (*Juglans* sp.), les chênes (*Quercus* sp.) et les ormes (*Ulmus* sp.).

Les explorations de Cartier de 1535-1536 se répartissent sur les 2 rives du Saint-Laurent et elles montrent sa navigabilité sur environ 700 km. Cartier rapporte la présence de moult plantes à fruits comestibles qui sont parfois abondants (Lahaise et Couturier, 1977 ; Jacob, 1984). Il prend note des nombreuses plantes utilisées par les Amérindiens et découvre notamment une plante qui le stupéfait, le tabac (*Nicotiana tabacum*). Il relève aussi la qualité du chanvre (*Cannabis sativa*) qui ne demande ni semence ni labourage (Jacob, 1984).

Au terme de ce séjour en Nouvelle-France, en 1536, la confluence de la rivière Cap-Rouge et du fleuve Saint-Laurent s'impose comme le lieu idéal pour fonder la colonie. Une grande quantité d'arbres entourent le site : cèdre (*Thuja occidentalis*), chênes chargés de glands, beaux érables (*Acer* sp.), bouleaux, terre couverte de vignes sauvages (*Vitis riparia*) chargées de raisins noirs, aubépines (*Crataegus* sp.), abondance de chanvre qui croît naturellement (Société littéraire et historique de Québec, 1843). Cartier y fait semer toutes sortes de graines apportées de France : chou (*Brassica* sp.), navet (*Brassica* sp.) et laitue (*Lactuca* sp.). Des grains de maïs (*Zea mays*), plante d'origine indigène, de même que des macrorestes de plantes importées d'Europe comme le froment (*Triticum aestivum*), la lentille (*Lens culinaris*), la moutarde (*Brassica* sp.), l'olive (*Olea europaea*), l'orge (*Hordeum* sp.), le pois (*Pisum* sp.) ; la prune et le raisin ont aussi été trouvés sur le site de ce premier établissement en Nouvelle-France (Bouchard-Perron et Bain, 2009). La présence de grains de maïs ne signifie pas forcément que les Amérindiens pratiquaient cette culture dans la région de Québec, car la présence de cette denrée alimentaire a pu résulter d'échanges extralocaux entre les nations amérindiennes (Auger, 2008).

À l'occasion de cette expédition, Cartier espère découvrir l'origine du scorbut qui fit plus de 50 morts en février 1536. Grâce à un remède amérindien issu d'une décoction faite d'écorce et de jus de feuilles de l'annedda, les malades peuvent guérir en quelques jours. Pour souligner cette trouvaille, un arbre de vie aurait été offert en 1536 à François Ier à l'issue de ce voyage, puis transplanté dans les jardins du roi à Fontainebleau (Litalien, 1993 ; Dickenson, 2008 ; Mathieu, 2009). Toutefois, la véritable identification de l'annedda prête encore aujourd'hui à confusion. Dans l'ouvrage de Marchand (1880) qui relate le voyage de Pehr Kalm en Nouvelle-France, une allusion est faite au thuya occidental correspondant à l'arbre de vie. Marie-Victorin (1935) mentionne que cet arbre est très utilisé dans la médecine populaire et la pratique amérindienne. Puis, Rousseau (1956) soutient aussi qu'il s'agit de la même espèce. D'autres plaident plutôt en faveur du sapin baumier, de la pruche (*Tsuga canadensis*), de l'épinette (*Picea* sp.) ou même du pin blanc (*Pinus strobus*) (Boucher, 1664 ; Société littéraire et historique de Québec, 1843). Plus récemment, Mathieu (2009) est d'avis qu'il s'agit du sapin baumier, à cause de ses propriétés antiscorbutiques, antiseptiques et sa forte teneur en vitamine C.

Samuel de Champlain (~1570-1635)

La fin des guerres de religion en Europe, qui ont tenu la France éloignée des conquêtes en Amérique du Nord, marque une reprise des explorations. Lorsque Samuel de Champlain, sous l'autorité de Pierre Dugua de Mons, lieutenant général de la Nouvelle-France, a la volonté d'établir une colonie à Québec en 1608, il déclare à Henri IV, qui était favorable à la colonisation française et dont il était très proche : « il y a des forêts à perte de vue, des terres fertiles et des fourrures en abondance… il appartient au roi de se procurer ces terres pour Dieu et la France ». Champlain décrit des étendues de terres, de forêts et de cours d'eau : « quel royaume peut se permettre de laisser dormir un tel trésor ou de le céder à la convoitise de l'ennemi ». Dans l'espoir de rejoindre les Indes et la Chine, il est d'avis que le fleuve Saint-Laurent, la rivière Saguenay ou le lac Huron vont l'y mener (Binot, 2004 ; Hackett Fisher, 2011). Après avoir examiné les rivages entre Tadoussac et l'île d'Orléans, il décrète que cette terre est « montueuse et fort mauvaise, où il n'y a que des pins, sapins et bouleaux, et des rochers très mauvais » (Hackett Fisher, 2011). Il choisit de s'implanter à Québec, dont il juge le lieu commode et bien situé ; en contrebas du promontoire de Québec se trouve une terrasse qui est idéale pour y construire un poste de traite (Hackett Fisher, 2011). Le cap est couvert de noyers qui rappellent à Champlain les noyers de France et il déclare que « ce lieu est le commencement du beau et bon pays de la grande rivière ».

Afin d'établir la colonie, l'une des tâches consiste à défricher la terre pour la construction de 3 corps de logis reliés entre eux (Thierry, 2001). Les abords de l'habitation sont aussi défrichés afin de cultiver des jardins, à la fois utiles et ornementaux, symboles de la souveraineté française, garnis d'herbes potagères et où l'on plante des vignes et sèment les graines de nombreuses espèces de céréales : blé (*Triticum*), maïs ou blé d'Inde, froment, seigle (*Secale* sp.) et orge (Champlain, 1613).

En plus d'être un grand voyageur et un excellent navigateur, Champlain est aussi naturaliste et géographe. Il s'attarde à décrire le climat, les ressources naturelles et les animaux des lieux qu'il visite, tout comme il l'avait fait lors de ses voyages aux Indes occidentales et au Mexique (Hackett Fisher, 2011). Afin de suivre l'évolution de ses plantations, il tient un calendrier botanique des événements printaniers et note les dates les plus propices au travail des champs ainsi que le potentiel d'acclimatation des semences importées de la métropole (Litalien, 2004). Champlain porte un grand intérêt aux plantes indigènes et dresse une liste des espèces les plus intéressantes : noyers, cerisiers (*Prunus* sp.), pruniers, vignes, framboises (*Rubus* sp.), fraises (*Fragaria* sp.), groseilles (*Ribes* sp.), bleuets (*Vaccinium* sp.). Il découvre les connaissances botaniques et la maîtrise de l'environnement qu'avaient les Amérindiens (Hackett Fisher, 2011). Il observe notamment leurs techniques de pêche à l'anguille (*Anguilla rostrata*) dans la rivière Saint-Charles et de chasse au gibier au printemps. Champlain note que les Amérindiens souffrent parfois d'un manque de nourriture et il entend leur enseigner à cultiver la terre (Champlain, 1613 ; Thierry, 2001). Il constate que le sol, même à l'état brut, se montre productif, la terre est fertile et bonne pour le labourage. D'une manière générale, Champlain (1613 ; 1632) juge le territoire beau et plaisant et il souligne la fertilité des sols ainsi que la multitude d'espèces d'arbres portant une grande quantité de fruits.

Champlain décide d'agrandir le domaine agricole de Québec et planifie la mise en culture de l'île d'Orléans et du Cap Tourmente, où les prairies naturelles sont propices à la récolte du foin nécessaire au bétail. La côte de Beaupré, en raison de vastes étendues d'eau limitant les incursions amérindiennes, grâce à la fertilité des sols et de la végétation vigoureuse et précoce, est jugée favorable à l'établissement, dès 1626, d'exploitations agricoles comme celle de la petite ferme du Cap Tourmente (Guimont, 1996). De nombreuses cartes anciennes semblent témoigner de la mise en culture des terres et représentent des champs rectilignes et des potagers (Anonyme, 1670 ; De Villeneuve, 1685 ; Anonyme, 1690 ; Beaurain, 1759 ; Faden, 1776).

Sur les terres défrichées des environs de Québec, sont menées des expérimentations en vue de la culture, notamment celle du blé (Lescarbot, 1609 ; Légaré, 2003). Afin de combler les déficits alimentaires au sein de la colonie, Champlain souhaite trouver des plantes nourricières en abondance, grâce aux arbres et aux arbustes fruitiers (Mathieu, 1998 ; Légaré, 2003 ; Archives Canada-France, 2005). Il entretient l'espoir de découvrir un produit d'exportation qui fera la richesse de la colonie. Il rapporte en France plusieurs échantillons de bois : le chêne dont le bois est d'excellente qualité pour la fabrication de fenêtres et lambris, le pin blanc pour la fabrication de mâts de navire et autres conifères en vue de la production de goudron, de résine et de potasse (Hackett Fisher, 2011).

Intérêt porté à l'environnement de la Nouvelle-France par quelques naturalistes européens

Louis Hébert

Les premières investigations botaniques ont débuté grâce à l'installation, en 1617, de la première famille française à Québec, sur le cap-aux-Diamants. Convaincue par Champlain de vivre de la culture de la terre, la famille de Louis Hébert bénéficie d'un contrat de la compagnie de traite et d'une concession foncière de grande superficie (Hackett Fisher, 2011). Apothicaire d'origine parisienne, Louis Hébert est un visionnaire qui croit, tout comme Champlain, en l'avenir glorieux de la Nouvelle-France. Il veut cultiver ses terres et percer les mystères d'un sol soumis aux pires hivers, mais capable de donner des arbres forts et des fruits sauvages à profusion. Il s'émerveille « de la beauté et de l'étendue du fleuve, des forêts et des montagnes, du ciel sans limites et des espaces immenses ». Il se passionne pour la nature, non seulement pour la nourriture qu'elle peut procurer, mais aussi pour les vertus médicinales des plantes sauvages (Légaré, 2004). Les terres labourées autour de la ferme des Hébert ont permis de subvenir à leurs propres besoins et à ceux d'autres habitants de la colonie. Les terres ensemencées fournissaient toutes sortes de plantes potagères : chou rave (*Brassica oleracea*), laitue, pourpier (*Portulaca oleracea*), oseille (*Rumex* sp.), persil (*Petroselinum* sp.), citrouille (*Cucurbita maxima*), concombre (*Cucumis sativa*), melon (*Cucumis melo*), pois, fève (*Vicia* sp.) et autres légumes.

Avant son installation à Québec, Hébert avait accompagné Champlain dans ses voyages d'exploration et avait participé à la fondation du premier établissement en Acadie (Port-Royal 1597-1602). Aussi, au contact des Amérindiens en Acadie, il apprit à identifier un certain nombre de plantes et à connaître leur utilité, à faire tremper certaines graines avant de les semer afin de favoriser leur germination, à associer les cultures entre elles (maïs, fève, courge (*Cucurbita* sp.) et à entailler l'écorce des érables au printemps. Il procède aussi à quelques essais de plantations qui se sont avérés infructueux comme celles du citron (*Citrus* sp.) et de l'orange (*Citrus* sp.). À Québec, Louis Hébert identifie une quarantaine de variétés de plantes, dont le cerfeuil (*Anthriscus* sp.), la valériane (*Valeriana* sp.), l'ortie (*Urtica dioica*), le rosier (*Rosa* sp.) et le lierre (*Hedera* sp.). Par l'entremise de Champlain, Hébert envoie, surtout entre 1621 et 1627, un certain nombre de spécimens à Jean et Vespasien Robin, au Jardin des plantes de la Faculté de médecine à Paris, dont il devient le correspondant privilégié (Légaré, 2004). Grâce à une description précise du milieu de prélèvement et de la morphologie de chaque spécimen, toutes les plantes pourront être soumises à la rigueur des classifications botaniques binominales. Toutefois, l'intérêt de la communauté scientifique française et européenne pour la flore exotique est encore limité (Dickenson, 2008) et les recherches en la matière portent essentiellement sur les plantes médicinales (Mathieu, 1998). Ainsi, les plantes et les arbres, dont le supposé annedda rapporté par Jacques Cartier en France ainsi que le pin blanc, sont tombés dans l'oubli après avoir été cultivés dans le parterre du roi à Fontainebleau, vers 1545 (Boucher, 1664 ; CNRS, 1956 ; Mathieu, 1998).

Louis Hébert souhaite exploiter ces paysages en cultivant le blé, le seigle, le froment et le chanvre, tantôt sur un sol fertile, à texture fine et poudreuse, tantôt sur un sol rocailleux, dont il connaît bien les propriétés respectives. Enfin, son intérêt pour les nouvelles plantes suscite la curiosité des Amérindiens qui le surnomment « le ramasseur d'herbes » (Legaré, 2004). Avec l'intérêt grandissant de Louis Hébert pour la culture vivrière, les premiers résultats scientifiques naissent des comparaisons entre les espèces et en ce qui a trait à la taille des épis de maïs, aux différences de morphologie, aux phases de développement, de floraison et de fructification, à la profondeur d'enracinement, ainsi qu'aux réactions des plantes de ce nouveau territoire au climat, en comparaison à celles de la France.

Jacques-Philippe Cornuty

Dans l'esprit de la Renaissance et de la découverte du Nouveau-Monde, les scientifiques commencent à délaisser leurs cabinets d'étude et procèdent de plus en plus à des études sur le terrain. Entre 1601 et 1636, plusieurs catalogues de flore contenant des espèces nord-américaines voient le jour (CNRS, 1956). Jacques-Philippe Cornuty profite de cette effervescence et de l'attrait scientifique pour la nature. Mettant à profit les nombreux spécimens accumulés dans le Jardin des plantes à Paris, il publie le premier ouvrage sur les plantes nord-américaines en 1635 : *Canadensium plantarum historia* (Mathieu, 1998). Cet ouvrage constitue un premier pas dans la connaissance et la vulgarisation de la flore des territoires fraîchement découverts. Au moins 43 de la centaine de plantes décrites dans cet ouvrage font partie d'une flore strictement canadienne (Rousseau, 1956). N'ayant jamais foulé le sol canadien, ce savant décrit les espèces végétales à l'aide des spécimens rapportés par Cartier, puis de ceux expédiés plus abondamment par Champlain et Hébert au Jardin des plantes à Paris (Mathieu, 1998). Ce recueil des plantes nord-américaines réunit les inventaires des plantes indigènes, des descriptions de leurs propriétés et de leur usage médicinal ou social (ornementation, senteur). Nous trouvons dans son ouvrage au moins une dizaine de plantes de la région de Québec, principalement des plantes herbacées des champs, de sous-bois ou de lisière de forêts, mais une seule référence aux arbres et aux arbustes. Les descriptions, très méticuleuses, portent sur des espèces qui n'avaient jamais été décrites auparavant (Mathieu, 1998). Afin de faciliter la découverte de nouveaux spécimens, Cornuty décrit les milieux où s'établissent les plantes et introduit, de ce fait, une notion qui ne sera connue que plusieurs siècles plus tard, l'écologie.

Pierre Boucher

Arrivé très jeune en Nouvelle-France, Pierre Boucher profite de 30 années passées en territoire canadien pour publier, en 1664, un ouvrage intitulé *Histoire véritable et naturelle*. Il s'agit d'un ouvrage d'ethnobotanique, rédigé dans un langage simple et accessible à tous. Alors gouverneur de Trois-Rivières, Boucher consacre l'essentiel de son ouvrage aux plantes forestières, à leurs caractéristiques et à leurs usages. Il rapporte

la présence de 34 nouvelles espèces végétales, incluant un certain nombre d'arbres. Comme la Nouvelle-France attire peu les colons, il tente de rendre très positives ses observations du territoire.

Boucher (1664) décrit les espèces locales cultivées par les Amérindiens (mil, haricot, citrouille, tournesol) avant l'arrivée des Européens. Certaines espèces y sont mentionnées pour la première fois et reconnaissables encore aujourd'hui grâce à leur nom vernaculaire ou à leurs propriétés. La description que Boucher fait des arbres et de leur utilité est très précise : pin (arbre le plus utile, planche, mât de navire, confection de canot, guérit les plaies selon les Amérindiens, espèce qui pousse dans les milieux secs), cèdre (bois tendre et imputrescible, feuillage plat, poutres des caves, clôtures des jardins, palissades, dont le charbon sert dans la composition de la poudre et des artifices, gomme pouvant servir d'encens une fois brulée), sapin (gomme liquide et aromatique qui, en baume, guérit les plaies, espèce qui pousse dans les milieux humides), épinette (mâts de chaloupe et barques), épinette rouge ou mélèze (*Larix laricina*) (bois ferme et lourd, apte à la construction, se dépouille de ses feuilles en hiver), pruche (gros arbre à écorce rouge quasiment imputrescible, construction, espèce qui pousse dans les milieux secs ou humides), érable (combustible, si entaillé au printemps, il fournit une eau sucrée agréable à boire), hêtre (*Fagus grandifolia*) (combustible), merisier ou bouleau jaune (*Betula alleghaniensis*) (mobilier, armement), chêne (construction de bateaux, menuiserie, charpente), etc. Selon Boucher (1664), les troncs des pins, des ormes et des chênes que l'on trouve en Nouvelle-France sont suffisamment hauts pour en faire des mâts de navire.

Boucher signale également la présence de plusieurs plantes à fruits qu'il inventorie et dessine minutieusement : petits merisiers (*Prunus pensylvanica*), framboisiers et fraisiers ainsi que groseilliers et gadelliers qui produisent des baies rouges. Quant aux bleuets, ils sont excellents au goût et poussent en grande quantité. Il tente aussi des expériences sur la vigne sauvage et le vin que l'on peut en obtenir. Les raisins sont plus petits que ceux de France, leur goût est âcre et ils fournissent un vin qui tache beaucoup.

Autres botanistes : Michel Sarrazin, Pierre-François-Xavier de Charlevoix, Jean-François Gaultier et Pehr Kalm

Entre 1685 et 1744, plusieurs botanistes visiteront Québec ou s'y installeront un temps, certains détenant le double titre de médecin du roi et de naturaliste comme Michel Sarrazin (1659-1734) et Jean-François Gaultier (1708-1756). Ils deviennent aussi des correspondants de l'Académie royale des sciences et du Jardin royal qui, successivement, fut sous l'autorité de Joseph Pitton de Tournefort, de Sébastien Vaillant et d'Henri-Louis Duhamel du Monceau (CNRS, 1956).

En 1697, après une rencontre avec Tournefort, l'intérêt de Michel Sarrazin pour la botanique et l'histoire naturelle s'accroît de façon manifeste (Rousseau, 1956). Il confectionne un herbier de plantes prélevées dans les environs de Québec et de Montréal et fait acheminer chaque année ses notes et ses observations. Le manuscrit de Michel Sarrazin et Sébastien Vaillant intitulé *Histoire des plantes du Canada* et publié en 1708 est en réalité un catalogue des plantes (Boivin, 1978; Parsons, 2011).

Comme il avait déjà effectué des séjours en Nouvelle-France, le père jésuite Pierre-François-Xavier de Charlevoix se fit confier, en 1720, le mandat d'enquêter sur le passage vers la mer de l'Ouest, auprès des explorateurs, des missionnaires et des populations autochtones (Dictionnaire biographique du Canada, 2000). Le fruit de ses observations lors de ses voyages dans la vallée du Saint-Laurent et la région des Grands Lacs fut publié à Paris dans un ouvrage intitulé *Histoire et description générale de la Nouvelle-France, avec le Journal historique d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique Septentrionale* (1744) retranscrit en 6 volumes, sous la forme de 36 lettres adressées à la duchesse de Lesdiguières. Dans la lettre 3, il fit une description de Québec car, d'après lui, les descriptions antérieures de cette ville étaient toutes « défectueuses » (Berthiaume, 1994). L'ouvrage présente la description des plantes les plus communes du pays.

Vers 1741, Jean-François Gaultier, alors médecin du roi installé à Québec, participe à l'envoi régulier en France de spécimens de plantes, d'échantillons de bois et de minéraux, et sa correspondance alimente les connaissances des botanistes en France. Il élabore un imposant catalogue utilitaire des plantes, incluant certains produits de transformation comme le sirop d'érable et le baume du sapin. Aidé du gouverneur de la Nouvelle-France, de la Galissonière, lui-même féru d'histoire naturelle, il adresse une note aux commandants des postes de l'intérieur les appelant à servir de naturalistes amateurs afin d'enrichir les connaissances du milieu naturel. À titre de correspondant officiel de Duhamel du Monceau au Palais royal de Paris, Gaultier porte une attention toute particulière aux arbres et aux arbustes (Wien, 1999). Cet engouement pour la botanique découle, entre autres, de la volonté du roi Louis XIV, puis du roi Louis XV, d'introduire des plantes exotiques dans leurs parcs qui deviennent alors de véritables jardins botaniques (CNRS, 1956).

En 1749, le Suédois Pehr Kalm, élève favori de Carl von Linné, vient en Nouvelle-France afin de décrire la flore et la végétation le long du fleuve Saint-Laurent et toutes ses observations sont consignées dans un journal très détaillé (Marchand, 1880 ; Rousseau et Béthune, 1977 ; Parsons, 2011). D'une durée de 3 mois, son voyage a pour but de récolter, pour le compte de Linné, des plantes cultivées ainsi que des plantes qui auraient des propriétés médicinales, et de rapporter en Suède des plantes nourricières qui pourraient se développer sous un climat semblable à celui de Québec. Le 5 août 1749, Kalm débarque à Québec où il dresse un inventaire de la végétation des prés, des forêts et des villes (Marchand, 1880 ; Rousseau et Béthune, 1977). Il décrit les espaces en culture (blé, avoine [*Avena* sp.], maïs, pois, citrouilles, melons). Tout comme certains de ses prédécesseurs, Kalm mentionne la présence de nombreuses plantes potagères. Il décrit aussi quelques plantes

que les Français utilisent comme marchandises (ginseng [*Panax* sp.] et adiante ou capillaire du Canada [*Adiantum pedatum*]) et dont ils font un commerce lucratif. En compagnie de Gaultier, Kalm circule dans la région et décrit la flore de certains milieux humides (thuya et plantes herbacées) ou forestiers (viorne [*Viburnum* sp.], thé des bois [*Gaultheria procumbens*], épinette, pin blanc, pin rouge [*Pinus resinosa*] et pin gris, mélèze, chêne, érable, if du Canada [*Taxus canadensis*]). Il rapporte que les abords de Québec sont presque partout mis en culture et que les colons laissent les terres en jachère 1 année sur 2. Il quitte le pays en septembre 1749, rapportant plus de 200 spécimens de plantes (CNRS, 1956).

Appropriation du territoire et de ses ressources naturelles

Éloge des ressources naturelles selon un objectif économique

D'après Marie-Victorin (1935), les explorateurs de la Nouvelle-France, bien que souvent instruits, n'étaient ni hommes de sciences ni hommes de lettres, mais plutôt des aventuriers, des missionnaires ou des soldats. Par la suite, ce sont des naturalistes et des botanistes qui débarquent en Nouvelle-France pour y trouver une nature qui leur était inconnue. Avec des connaissances rudimentaires de la botanique et en présence d'une nature sauvage différente de celle de leur pays d'origine, ces pionniers élaborent une nomenclature populaire et une classification pratique des plantes utiles et des plantes nuisibles destinée aux habitants et aux bûcherons. Ce que Marie-Victorin (1935) désigne sous l'expression de « folklore botanique canadien-français » regroupe des noms vernaculaires usités en France et transposés aux espèces de la Nouvelle-France (p. ex. : quenouille [*Typha latifolia*], tremble, plaine [*Acer* sp.]).

Les colons donnent parfois des appellations colorées, voire poétiques : quatre-temps (*Cornus canadensis*), bleuet, herbe à la puce (ou sumac *Rhus radicans*), épinette, bois d'orignal (*Acer pensylvanicum* ou *Viburnum alnifolium*), thé des bois. Ils savent reconnaître les principales espèces de feuillus, proches parentes de celles de France (tilleul, hêtre, charme [*Carpinus* sp.]). Les conifères sont différents de ceux qu'ils connaissent, tant par leur feuillage que par la forme de leurs cônes. Ces colons venant pour la plupart des régions atlantiques françaises et non alpines, certaines espèces comme la pruche, le mélèze et l'épinette leur sont totalement inconnues. Doués d'une étonnante qualité d'observateurs, ces pionniers classent les espèces en fonction de leur utilité, ces dernières se distinguant à la couleur de leur bois, de leur dureté, de leur apparence et de leur morphologie. Les noms de nombreuses espèces sont francisés et désignés suivant ces critères : cèdre blanc, pin blanc, pin rouge, pin gris, épinette blanche (*Picea glauca*), épinette noire (*Picea mariana*), bouleau rouge (*Betula populifolia*), bouleau blanc (*Betula papyrifera*), chêne rouge (*Quercus rubra*), orme blanc (*Ulmus americana*), etc. Ces emprunts à la nomenclature française font en sorte que, par exemple, cèdre blanc est utilisé de préférence à thuya, encore de nos jours.

Il convient de noter que certaines descriptions générales des paysages et de la végétation sont souvent faites à partir des embarcations qui sillonnent les cours d'eau, les explorateurs n'accostant pas toujours pour faire leurs observations du continent (Coates, 2003). Ces descriptions, parfois exagérées, mettent l'accent sur les arbres à valeur économique, les animaux à fourrure et le gibier (Parent, 2001). Au cours du XVIIe siècle, l'intérêt des colons étant de s'installer rapidement et de cultiver la terre, la colonie développe une agriculture à l'européenne, surtout à partir des terres humides (Moussette, 2008). Hormis les techniques de brûlis apprises des Amérindiens, les premiers habitants n'ont presque pas tenu compte des pratiques horticoles des populations locales.

Modifications de l'environnement naturel

Dans la région de Québec, les sols et le climat sont favorables à l'établissement de l'érablière à tilleul (dite laurentienne) dans les sites mésiques, bien drainés et à texture moyenne (Grandtner, 1956 ; Ordre des ingénieurs forestiers de Québec, 2009). Cette formation végétale s'est développée vers 7000 ans avant aujourd'hui à l'île d'Orléans (Richard, 1971) et depuis au moins 4540 ans dans la partie ouest de la ville de Québec (Filion et collab., 2009). Certaines cartes anciennes montrent le caractère boisé de Québec (Champlain, 1613 ; Anonyme, 1690 ; Holland, 1762), en particulier, les cartes de De Villeneuve (1685 ; 1688) sur lesquelles des appellations très précises d'associations végétales sont indiquées. Par exemple, nous pouvons lire sur la carte dressée par De Villeneuve (1688), dans le secteur de la Basse-Ville situé à proximité de la rivière Saint-Charles, « sapinière marécageuse » et « marais ». Des reconstitutions paléoenvironnementales ont permis de faire ressortir l'existence d'une mosaïque de communautés végétales dans le cours inférieur de cette rivière au moment de l'arrivée des premiers Européens à Québec. Une telle diversité aurait été influencée par la topographie en crêtes et dépressions ainsi que par la proximité de la rivière Saint-Charles (Garneau, 1997 ; Querrec et collab., 2013).

Larouche (1979) et plus récemment Lavoie et collab. (2010) ont étudié le développement d'une tourbière dans le secteur ouest de la ville de Québec où l'entourbement a débuté vers 5540 ans avant aujourd'hui. Une baisse subite et marquée des concentrations polliniques près de la surface de la tourbière et une augmentation de la représentation des espèces herbacées et rudérales (graminées) concordent avec l'arrivée des premiers Européens il y a 400 ans. La déforestation de la région par les Européens aurait notamment entraîné une diminution marquée de l'érable à sucre, du hêtre à grandes feuilles, du pin blanc, de la pruche et de l'orme.

L'établissement des colons au XVIIIe siècle et la déforestation des terres en bordure du Saint-Laurent ont entraîné l'introduction et l'implantation de plusieurs espèces végétales européennes (Baillargeon, 1981). La déforestation fut systématique, car le bois était indispensable à l'établissement des nouveaux arrivants (construction des habitations et des dépendances, clôtures, palissades, chauffage, etc.). Le pin

blanc, le chêne et l'orme ont été abondamment utilisés dans la construction de navires et de bâtiments (Delâge, 1985). En outre, il semble que les paysans, plutôt que de conserver un paysage forestier, préféraient abattre les arbres afin de réduire la quantité de moustiques (Coates, 2003). Les observateurs attestent en effet du peu d'arbres aux alentours des maisons et des villages de la Nouvelle-France.

En agriculture et en horticulture, les espèces venant d'Europe ou transitant sur le continent via l'Amérique du Sud, s'implantent un peu partout : pomme de terre (*Solanum tuberosum*), blé, froment, seigle, orge, sarrasin (*Polygonum fagopyrum*), lin (*Linum usitatissimum*), avoine, pois, fèves, navets, melon, laitue, radis noir (*Raphanus* sp.), betterave, concombres et herbes du jardin comme la citronnelle, le persil, le thym, la marjolaine (Rousseau et Béthune, 1977 ; Boivin, 1978 ; Mathieu, 1998 ; Coates, 2003). Les paysans utilisent peu les espèces végétales locales ; ils laissent aux Amérindiens le soin de les cultiver, si ce n'est le maïs (blé d'Inde) et quelques légumes comme la courge et le haricot. Progressivement, avec l'intensification des activités agricoles, plusieurs espèces indigènes sont remplacées par des espèces introduites.

L'établissement de la colonie française provoque à Québec des modifications du paysage végétal qui résultent de l'accroissement de la population et d'une intensification des échanges commerciaux entre l'ancien continent et le Nouveau monde. Hormis les récits et les descriptions des explorateurs et des botanistes venus explorer la Nouvelle-France au cours des XVIIe et XVIIIe siècles (Boucher, 1664 ; Boivin, 1978 ; Mathieu, 1998), nous disposons de peu de données scientifiques quant à l'impact humain sur le couvert végétal depuis l'implantation européenne dans la région de Québec.

Le site de l'îlot des Palais dans le secteur de la Basse-Ville de Québec est un site de fouilles archéologiques depuis 1982 qui témoigne de plusieurs activités au tout début de la colonie, depuis le milieu du XVIIe siècle (Moussette, 1994 ; Auger et collab., 2009 ; Bain et collab., 2009 ; Simoneau, 2009). Les études archéologiques ont permis de renforcer les connaissances de l'histoire naturelle à partir de la paléoécologie (Querrec et collab, 2013), de l'archéobotanique (Fortin, 1989 ; Bouchard-Perron, 2010) et de l'archéoentomologie (Muller, 2010). Les données sédimentologiques montrent que le site était initialement un environnement humide, régulièrement inondé où se sont déposés des sédiments fins, ce qui montre que l'embouchure de la rivière Saint-Charles était bordée d'une plaine inondable à faible énergie (Querrec et collab., 2013). L'abaissement graduel du niveau de la rivière au cours de l'Holocène supérieur, soit après la transgression Mitis vers 2000 ans avant aujourd'hui, a laissé une topographie en cordons et terrasses relativement étroites alternant avec des dépressions qui a permis la mise en place d'une mosaïque de communautés végétales. Cette mosaïque était formée de peuplements forestiers sur les terrasses surélevées où le thuya était abondant et de groupements de plantes herbacées dans les dépressions humides, des marais analogues aux marais fluviaux actuels.

En 2005, les fouilles archéologiques ont permis de mettre au jour les restes d'une palissade formée de pieux de thuya occidental très bien conservés. Les données macrofossiles, en provenance de l'îlot des Palais et du site de la Grande-Place situé un peu plus à l'ouest, ont aussi montré que cet arbre était présent en bordure de la rivière Saint-Charles à l'arrivée des premiers Européens (Garneau, 1997 ; Querrec et collab., 2009).

En 1685, puis en 1692, les cartes de De Villeneuve montrent des boisés de type conifférien dans la Basse-Ville qui était couverte d'épinettes et de sapins baumiers. La carte de 1685 fait état du faible développement urbain caractérisé par seulement 3 axes de communication : un chemin de grève longeant la rivière Saint-Charles qui n'était praticable qu'à marée basse ainsi que 2 chemins reliant la Basse-Ville et la Haute-Ville, l'un passant par la Côte du Palais et l'autre menant au futur Faubourg Saint-Roch (Benoît et collab., 1988). En 1706, un sentier menant au couvent des Récollets est aménagé en bordure de la rivière Saint-Charles, devenu plus tard la rue Saint-Vallier. Cette rue conserve encore aujourd'hui son tracé sinueux, attribuable aux nombreux marais qui bordaient la rivière Saint-Charles et ses tributaires (Ouellet, 2005), un tracé représenté sur de nombreuses cartes anciennes (De Villeneuve, 1685 ; Beaucours, 1712 ; Day et Fils, 1759).

À ce jour, seule l'étude de Baillargeon (1981) a fait état du couvert végétal ancien et de sa répartition ; cette étude repose sur l'inventaire exhaustif de la flore dans différents types de milieux, de l'examen attentif des spécimens d'herbier et l'analyse de la littérature ancienne. À l'arrivée des Européens, la colline de Québec présentait un paysage végétal surtout composé de forêts de thuyas, de pins, de chênes et de frênes (Charlevoix, 1744), au sein du domaine de l'érablière à tilleul. Baillargeon (1981) a estimé à 645 le nombre d'espèces indigènes à l'arrivée des premiers colons et botanistes européens au XVIIe siècle. De ces 645 espèces, 155 (24 %) étaient disparues vers 1980 et en revanche, 503 espèces avaient été introduites.

L'urbanisation a fragmenté les grandes étendues de forêts qui se trouvaient sur la colline de Québec et aux alentours. Elle a créé de nouveaux types de milieux, de sorte que de nos jours, la flore de la région compterait environ 1 150 espèces (Ordre des ingénieurs forestiers du Québec, 2009), soit presque le double du nombre d'espèces estimé par Baillargeon (1981) il y a plus de 30 ans.

Conséquences de l'exploitation de la forêt dans la vallée du Saint-Laurent

Les colons s'installèrent et défrichèrent massivement les basses-terres du Saint-Laurent afin de cultiver et de permettre le déploiement de l'établissement humain sur ce nouveau territoire qu'ils considéraient vierge. Exerçant son rôle de ministre du roi, Colbert jugeait impératif que la colonie subvienne le plus rapidement possible à ses besoins alimentaires (Vachon, 2000), alors que Jean Talon, premier intendant de la colonie, était d'avis que le bois devait servir à la construction navale, à la production de potasse et à

l'exportation. L'activité navale, encouragée et soutenue par Talon près de l'embouchure de la rivière Saint-Charles, aura des conséquences sur l'environnement immédiat de l'îlot des Palais (Vachon, 2000).

Au fil des siècles, depuis la première visite de Cartier en 1534, les terres auparavant couvertes de forêts sont devenues des terres agricoles. Dans une étude sur le Haut-Saint-Laurent, au sud-ouest de Montréal, Simard et Bouchard (1996) ont utilisé les actes notariés portant sur les ventes de bois au cours du XIXe siècle afin de décrire les transformations de la forêt précoloniale. Cette étude montre qu'après moins d'un siècle d'exploitation forestière intensive (1800-1880), certains bois (chêne, thuya, pin et érable à sucre) étaient pratiquement épuisés dans le Haut-Saint-Laurent et qu'ils avaient été remplacés par des bois de moindre valeur (épinette, mélèze, pruche, orme et frêne). Après 2 siècles de déforestation, d'activités agricoles et d'exploitation forestière, les forêts de cette région agroforestière n'occupent plus que 15 % du territoire (Brisson et Bouchard, 2003 ; Brisson, 2006).

Dès leur arrivée sur le nouveau continent, les colons tentent de transposer l'idée qu'ils se font de l'environnement en s'appropriant le territoire à l'européenne. L'européanisation du paysage de la vallée du Saint-Laurent se traduit, d'une part, par la transformation des terres et des forêts situées en bordure du fleuve pour la mise en culture de champs bien ordonnés et, d'autre part, par l'instauration de relations marchandes (Légaré, 2003). Le régime seigneurial s'est développé le long de cet axe fluvial et l'objectif de Talon était de combler les secteurs boisés par une soixantaine de fiefs habités entre 1665 et 1667. À cette fin, de vastes campagnes de défrichage sont lancées afin de construire des habitations, mais surtout d'ensemencer les terres. Le nombre d'arpents cultivés dans la colonie est multiplié par 35 en un an (1667-1668), notamment avec la culture du blé et l'introduction de nouvelles cultures de chanvre, de lin et de houblon (*Humulus lupulus*) (Vachon, 2000). De manière générale, la volonté de colonisation concorde avec des objectifs d'homogénéisation et d'uniformisation du paysage. Ainsi est instauré dans la vallée du Saint-Laurent un système de propriété du sol de type seigneurial, hérité du Moyen-Âge.

Conclusion

À leur arrivée en Nouvelle-France, les explorateurs considèrent qu'ils sont en présence d'une forêt primitive, idéalisée et vierge (Parent, 2001). C'est pourquoi les premiers colons identifient les utilisations qu'ils peuvent faire des ressources qui sont à leur disposition. Plusieurs naturalistes de l'époque sont d'avis que la nature n'a rien créé en vain, mais que toute chose a sa place et sa finalité. C'est d'ailleurs ce que Cornuty, en 1635, appelle le « principe finaliste ». Les explorateurs, les seigneurs, les marchands et les habitants ont imposé leurs propres conceptions de la nature et ont opéré une transformation profonde du paysage par le biais de pratiques agricoles et de coupes forestières qui ont entraîné un recul de la végétation indigène (Coates, 2003).

Par notre analyse des récits de voyage et de diverses sources secondaires ayant exploité les documents anciens, nous avons tenté de dresser un état des connaissances de l'environnement à l'époque de la Nouvelle-France et de dégager la perception que se faisaient les Européens de ce nouveau territoire. Nous pensions initialement être en mesure de dégager une image précise du paysage et des écosystèmes en place et de retracer leur transformation mais, malgré l'abondance de documents historiques, nos sources ont révélé leurs limites. Nous avons pu constater que de nombreuses descriptions du paysage et des plantes dans les récits historiques sont essentiellement anecdotiques, livrant une information frugale.

Les premières tentatives de colonisation sont financées par la monarchie et les descriptions que font les premiers explorateurs tels que Cartier ou Champlain sont empreintes de l'esprit de la fin de la Renaissance, un moment marqué par un contrôle royal très serré de ce qui est dit. Ainsi, les témoignages glorifient les mérites de ce nouveau territoire, mais ils reflètent aussi leurs propres intentions politiques et visent à obtenir une réception favorable de ces voyages par la cour française. Comme le signale Delâge (1985), pendant la période initiale de la colonisation (XVIIe siècle), le contenu des rapports d'exploration suggère que les Amérindiens reconnaissaient un certain ordre dans la nature alors qu'à l'inverse, les Européens considéraient qu'ils s'installent dans une nature sans ordre préétabli. L'hégémonie européenne passe aussi par l'établissement d'une pensée scientifique qui se développe à travers l'histoire naturelle et la botanique. Plusieurs collaborations scientifiques s'établissent de part et d'autre de l'Atlantique au cours du XVIIIe siècle, et grâce à ces échanges, les informations sur la végétation de la Nouvelle-France sont disponibles en France et propagées à l'ensemble de l'Europe. ◂

Références

ALLAIRE, B., 1999. Pelleteries, manchons et chapeaux de castor : les fourrures nord-américaines à Paris, 1500-1632. Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, Paris, 304 p.

ALLAIRE, B., 2013. La rumeur dorée : Roberval et l'Amérique. Éditions La Presse, Montréal, 159 p.

ANONYME, 1670. La ville haute et basse de Québec en la Nouvelle France. Carte numérisée NMC 11088. Cartothèque de l'Université Laval, Québec.

ANONYME, 1690. L'entrée de la rivière de Saint-Laurent et la ville de Québec dans le Canada. Carte numérisée NMC 5237. Cartothèque de l'Université Laval, Québec.

ARCHIVES CANADA-FRANCE, 2005. Exposition dans Nouvelle-France, Horizons nouveaux, Histoire d'une terre française en Amérique, Bibliothèque et Archives Canada. Disponible en ligne à : http://www.archivescanadafrance.org/francais/accueil.html. [Visité le 05-06-15].

AUGER, R. 2008. L'espace amérindien avant l'arrivée des Européens à Québec. Dans : VALLIÈRES, M., Y. DESLOGES, F. HARVEY, A. HÉROUX, et S.-L. LAMONTAGNE (édit.). Histoire de Québec et de sa région. Les Presses de l'Université Laval et les Éditions de l'IQRC, Québec, p. 57-100.

AUGER, R., D. SIMONEAU et A. BAIN, 2009. Le site du Palais de l'Intendant : urbanisation de la basse ville de Québec. Archéologiques, 22 : 146-159.

BAILLARGEON, G., 1981. Zonation et modification de la composition de la flore vasculaire dans une région urbaine : la colline de Québec. Mémoire de maîtrise, Université Laval, Québec, 206 p.

BAIN, A., J.-A. BOUCHARD-PERRON, R. AUGER et D. SIMONEAU, 2009. Insectes, graines et mauvaises herbes sur le site du Palais de l'Intendant : étude d'un paysage en évolution. Archéologiques, 22 : 172-189.

BEAUCOURS, J.-M., 1712. Plan de Québec. Échelle 50 toises au pouce. Carte numérisée NMC 1735. Cartothèque de l'Université Laval, Québec.

BEAURAIN, L., 1759. Renvois de Québec dans le Canada. Carte numérisée NMC 98194. Cartothèque de l'Université Laval, Québec.

BENOÎT, J., D. LAROCHE et M. VALLIÈRES, 1988. L'Ancien chantier : un faubourg en pleine évolution (1670-1870), Étude de potentiel archéologique et historique. Ville de Québec, Service de l'Urbanisme, Division du Vieux-Québec et du Patrimoine, Québec, 127 p.

BERTHET, T., 1992. Seigneurs et colons de Nouvelle-France. L'émergence d'une société distincte au XVIIIe siècle. Éditions de l'E.N.S, Cachan, 275 p.

BERTHIAUME, P., 1994. Journal d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale (tome I), François-Xavier de Charlevoix. Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 611 p.

BHIRY, N. et L. FILION, 2001. Analyse des macrorestes végétaux. Dans : PAYETTE, S. et L. ROCHEFORT (édit.). Écologie des tourbières du Québec-Labrador. Les Presses de l'Université Laval, Québec. p. 330-342.

BIGGAR, H.P., 1924. The voyages of Jacques Cartier. Public Archives of Canada, Ottawa, 330 p.

BINOT, G., 2004. Pierre DUGUA DE MONS : gentilhomme royannais, premier colonisateur du Canada, lieutenant général de la Nouvelle-France de 1603 à 1612. Éditions Bonne Anse, Vaux-sur-Mer, 267 p.

BOIVIN, B., 1978. La flore du Canada en 1708 : étude d'un manuscrit de Michel Sarrazin et Sébastien Vaillant. Provancheria, 9, 74 p. (extrait de Études Littéraires, 10 : 223-297, 1977).

BOUCHARD-PERRON, J.-A. 2010. De « Colons » à « Habitants », pratiques alimentaires et environnement sur le site du Palais de l'Intendant (CeEt-30). Rapport préliminaire, Laboratoire d'archéologie environnementale, Université Laval, Québec, 42 p.

BOUCHARD-PERRON, J.-A. et A. BAIN, 2009. Du mythe vers la réalité : l'archéobotanique sur le site du fort d'en Haut Cartier-Roberval. Archéologiques, 22 : 71-89.

BOUCHER, P., 1664. Histoire véritable et naturelle, Des mœurs et productions du pays de La Nouvelle-France, Vulgairement dite Le Canada. Florentin Lambert, Paris, 415 p.

BRISSON, J., 2006. Un rare vestige du passé au cœur d'un territoire agricole : le Boisé-des-Muir. Cap-aux-Diamants : la revue d'histoire du Québec, 86 : 33-35.

BRISSON, J. et A. BOUCHARD, 2003. In the past two centuries, human activities have caused major changes in the tree species composition of southern Québec, Canada. Écoscience, 10 : 236-246.

CHAMPLAIN, S. de, 1613. Les voyages du Sieur de Champlain Xaintongeois, capitaine ordinaire pour le Roy, en la marine : divisez en deux livres, ou, journal très-fidèle des observations faites ès des couvertures de la Nouvelle-France, tant en la description des terres, costes, rivières, ports, havres, leurs hauteurs, et plusieurs déclinaisons de guide-aymant. Édition Jean Berjon, Paris, 440 p.

CHAMPLAIN, S. de, 1632. Les voyages de la Nouvelle France occidentale, dicte Canada : faits par le Sr. de Champlain Xainctongeois, capitaine pour le Roy en la marine du Ponant, & toutes les descouvertes qu'il a faites en ce pais depuis l'an 1603, jusques en l'an 1629, où se voit comme ce pays a esté premièrement descouvert par les François sous l'authorité de nos Roys très-Chrestiens, jusques au règne de Sa Majesté à présent régnante Lovis XIII, Roy de France & de Nauarre. Edition Louis Sevestre, Paris, 724 p.

CHARLEVOIX, P.-F.-X. de, 1744. Description des plantes principales de l'Amérique septentrionale (tome 2). Dans : Charlevoix, Histoire et description générale de la Nouvelle-France, avec le Journal historique d'un voyage fait par ordre du Roi dans l'Amérique septentrionale, 3 volumes. Rolin et fils, Paris, 56 p.

CNRS (Centre national de recherche scientifique), 1956. Les botanistes français en Amérique du Nord avant 1850. Colloques internationaux, Paris, 360 p.

COATES, C.M., 2003. Les transformations du paysage et de la société au Québec sous le régime seigneurial. Éditions Septentrion, Québec, 255 p.

DAY ET FILS, 1759. Plan of the town and basin of Quebec. Lithographie. Carte numérisée NMC 4910. Cartothèque de l'Université Laval, Québec.

DELÂGE, D., 1985. Le pays renversé, Amérindiens et Européens en Amérique du nord-est, 1600-1664. Boréal Express, Montréal, 416 p.

DE VILLENEUVE, R., 1685. Carte des environs de Québec en la Nouvelle France mezurée sur le lieu très-exactement en 1685. Carte numérisée NMC 16235. Cartothèque de l'Université Laval, Québec.

DE VILLENEUVE, R., 1688. Carte des environs de Québec en la Nouvelle France mezurée sur le lieu très-exactement en 1688. Carte numérisée NMC 2708. Cartothèque de l'Université Laval, Québec.

DE VILLENEUVE, R., 1692. Plan de la Ville de Québec en la Nouvelle France où sont marqués les ouvrages faits et à faire pour la fortification. Carte numérisée NMC 1739. Cartothèque de l'Université Laval, Québec.

DICKENSON, V., 2008. Cartier, Champlain, and the fruits of the New World : Botanical exchange in the 16th and 17th centuries. Scientia Canadensis, 31 : 27-47.

DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE DU CANADA, 2000. Pierre-François-Xavier de Charlevoix. Disponible en ligne à : http://www.biographi.ca/009004-119.01-f.php?BioId=35371. [Visité le 12-02-10].

FADEN, W., 1776. Plan of the City and environs of Quebec. Carte numérisée NMC 55019. Cartothèque de l'Université Laval, Québec.

FILION, L., M. LAVOIE et L. QUERREC, 2009. Les environnements naturels de la région de Québec durant l'Holocène. Archéologiques, 22 : 12-28.

FISET, R. et G. SAMSON, 2009. Charlesbourg-Royal et France-Roy (1541-1543) : le site de la première tentative de colonisation française en Amérique. Archéologiques, 22 : 30-53.

FORTIN, C., 1989. Les macrorestes végétaux du site du premier palais de l'intendant à Québec (CeEt-30) CÉLAT, Québec, 82 p.

GARNEAU, M., 1997. Paléoécologie d'un secteur riverain de la rivière Saint-Charles : analyse macrofossile du site archéologique de la Grande Place, à Québec. Géographie physique et Quaternaire, 51 : 211-220.

GRANDTNER, M., 1956. La végétation du Québec méridional. Les Presses de l'Université Laval, Québec, 216 p.

GUIMONT, J., 1996. La petite ferme du Cap Tourmente : un établissement agricole tricentenaire : de la ferme de Champlain aux grandes volées d'oies. Septentrion, Québec, 230 p.

HACKETT FISHER, D., 2011. Le rêve de Champlain. Boréal, Montréal, 999 p.

HARRIS, C. et L. DECHÊNE, 1987. Atlas historique du Canada. Volume 1 : Des origines à 1800. Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 198 p.

HAVARD, G. et C. VIDAL, 2008. Histoire de l'Amérique française. Flammarion, Paris, 863 p.

HOLLAND, S.G., 1762. Plan n°J to explain the report of the state of defense of the fortification of Québec. Carte numérisée NMC 2345. Cartothèque de l'Université Laval, Québec.

INGSTAD, H. et A.S. INGSTAD, 2001. The Viking discovery of America : The excavation of a Norse settlement in L'Anse Aux Meadows, Newfoundland. Checkmark Books, New York, 194 p.

JACOB, Y., 1984. Jacques Cartier, de Saint-Malo au Saint-Laurent. Éditions maritimes et d'outre-mer, Paris, 231 p.

JACOB, Y., 2000. Jacques Cartier. Éditions l'Ancre de Marine, Saint-Malo, 231 p.

LAHAISE, R. et M. COUTURIER, 1977. Jacques Cartier. Voyages en Nouvelle-France. Cahier du Québec, 32/Hurtubise HMH, Montréal, Collection Documents d'histoire, Bibliothèque nationale du Québec, 158 p.

LAROUCHE, A., 1979. Histoire postglaciaire comparée de la végétation à Sainte-Foy et au mont des Éboulements, Québec, par l'analyse macrofossile et l'analyse pollinique. Mémoire de maîtrise, Université Laval, Québec, 117 p.

LAVOIE, M., G. MAGNAN et J. COLPRON-TREMBLAY, 2010. Le couvert végétal de la région de Québec : une histoire plurimillénaire. Le Naturaliste canadien, 134 (1) : 5-12.

LÉGARÉ, F., 2003. Samuel de Champlain, père de la Nouvelle-France. XYZ éditeur, Montréal, 172 p.

LÉGARÉ, F., 2004. Louis Hébert, premier colon en Nouvelle-France. XYZ éditeur, Montréal, 155 p.

LESCARBOT, M., 1609. Histoire de la Nouvelle-France contenant les navigations, découvertes, et habitations faites par les François és Indes Occidentales et Nouvelle-France souz l'avoeu et authorité de noz Rois Très-Chrétiens, et les diverses fortunes d'iceux en l'exécution de ces choses, depuis cent ans jusques à hui : en quoy est comprise l'histoire morale, naturelle, et géographique de ladite province : avec les tables et figures d'icelle. Éditions Jean Millot, Paris, 877 p.

LITALIEN, R., 1993. Les explorateurs de l'Amérique du Nord 1492-1795. Septentrion, Québec, 261 p.

LITALIEN, R., 2004. Champlain : la naissance de l'Amérique française. Septentrion, Québec, 397 p.

MARCHAND, L.W., 1880. Voyage dans l'Amérique du Nord par Pehr Kalm, naturaliste suédois. Mémoires de la Société historique de Montréal, Montréal, 258 p.

MARIE-VICTORIN, Fr., 1935. Flore Laurentienne, 3e édition (2001). Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 1093 p.

MATHIEU, J., 1998. Le premier livre de plantes du Canada, Les enfants des bois du Canada au jardin du roi à Paris en 1635. Les Presses de l'Université Laval, Québec, 331 p.

MATHIEU, J., 2009. L'Annedda. L'arbre de vie. Les éditions du Septentrion, Québec, 187 p.

MOSS, W., 2009. Introduction : l'archéologie d'une ville en Amérique du Nord, les débuts de Québec. Archéologiques, 22 : 1-11.

MOUSSETTE, M., 1994. Le site du Palais de l'Intendant à Québec : genèse et structuration d'un lieu urbain. Édition du Septentrion, Sillery, 232 p.

MOUSSETTE, M., 2008. La colonisation des milieux humides en Nouvelle-France : le point de vue de l'archéologie. Les Cahiers des dix, 62 : 21-59.

MULLER, T., 2010. Analyse archéoentomologique sur le site du Palais de l'intendant (Québec) : environnement et vie quotidienne pendant les occupations française et britannique au XVIIIe siècle. Rapport de stage. Laboratoire d'archéologie environnementale, Université Laval, Québec, 75 p.

ORDRE DES INGÉNIEURS FORESTIERS DU QUÉBEC, 2009. Manuel de foresterie. Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1510 p.

OUELLET, S., 2005. Histoire de raconter : le quartier Saint-Sauveur, arrondissement de la Cité. Ville de Québec. Disponible en ligne à : http://www.latulippe.com/client/media/raconter_saint_sauveur.pdf. [Visité le 12-02-10].

PARENT, A., 2001. Nature et culture, milieu et présence amérindienne aux environs de Québec. Dans : COURVILLE, S et R. GARON (édit.). Québec, ville et capitale. Les Presses de l'Université Laval, Québec, p. 28-37.

PARSONS, C. M., 2011. Plants and peoples : French and indigenous botanical knowledges in colonial North America, 1600-1760. Thèse de doctorat, Université de Toronto, Toronto, 353 p.

QUERREC, L., L. FILION, R. AUGER et D. ARSENEAULT, 2009. Tree-ring analysis of white cedar (*Thuja occidentalis* L.) archaeological and historical wood in Québec City (Québec, Canada). Dendrochronologia, 27 : 199-212.

QUERREC, L., L. FILION et R. AUGER, 2013. Pre-European settlement paleoenvironments along the lower Saint-Charles River, Québec City (Canada). Ecoscience, 20 : 65-84.

RICHARD, P.J.H., 1971. Two pollen diagrams from the Québec city area, Canada. Pollen et Spores, 13 : 523-559.

ROUSSEAU, J., 1956. Michel Sarrazin, Jean-François Gaulthier et l'étude prélinéenne de la flore canadienne. Dans : Les botanistes français en Amérique du Nord avant 1850. Colloques internationaux du CNRS, Paris, p. 149-157.

ROUSSEAU, J. et G. BÉTHUNE, 1977. Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749. Pierre Tisseyre, Montréal, 674 p.

SIMARD, H. et A. BOUCHARD, 1996. The precolonial 19th century forest of the Upper St. Lawrence Region of Quebec : A record of its exploitation and transformation through notary deeds of wood sales. Canadian Journal of Forest Research, 26 : 1670-1676.

SIMONEAU, D., 2009. L'îlot des Palais : une évolution bonifiée, une genèse repoussée. Archéologiques, 22 : 160-171.

SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE DE QUÉBEC, 1843. Voyages de découvertes au Canada entre les années 1534 et 1542. Cowan et Fils, Québec, 144 p.

THIERRY, E., 2001. Samuel de Champlain, voyages en la Nouvelle-France, explorations de l'Acadie, de la vallée du Saint-Laurent, rencontres avec les autochtones et fondation de Québec, 1604-1611. Cosmopole, Paris, 285 p.

TRUDEL, M., 1968. Initiation à la Nouvelle-France : histoire et institutions. Holt, Rinehart et Winston, Montréal, 323 p.

TRUDEL, M., 2001. Mythes et réalités dans l'histoire du Québec. Hurtubise HMH, Montréal, 325 p.

VACHON, A., 2000. Talon, Jean. Dictionnaire biographique du Canada. Disponible en ligne à : http://www.biographi.ca. [Visité le 12-02-10].

WIEN, T., 1999. Jean-François Gaultier (1708-1756) et l'appropriation de la nature canadienne. Dans : BARDET, J.-P. et R. DUROCHER (édit.). Français et Québécois : le regard de l'autre. Centre de coopération interuniversitaire franco-québécoise, Paris, 10 p.

Sélection
Laminard inc.
Diane Lemay et Pierre Savard, prop.

- Encadrement
- Laminage
- Matériel d'artiste
- Cours de peinture
- Galerie d'art

254, rue Racine
Loretteville (Québec)
G2B 1E6

Tél. :(418) 843-6308
Fax. : (418) 843-8191
Courriel : selection.laminard@videotron.ca
www.selectionart.com

Aubé
Anctil
Pichette
& Associés

Comptables agréés | Société en nom collectif

5300, boul. des Galeries, bur. 200, Québec QC G2K 2A2
Tél.: 418 622-4804 | Téléc.: 418 622-2681